L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 8 DECEMBRE 1853.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUPOUR.
E. DUVERGES. S. MARBY.
N° 42, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
JEUDI MATIN, 8 DECEMBRE.

☞ Pour le BULLETIN COMMERCIAL et la GAZETTE MARITIME, ainsi que les annonces d'Ameublements, voir la 3me page.

MESSAGE DU PRÉSIDENT.

C'est sur le dernier que le Président a transmis son message au Congrès. Une dépêche reçue hier à Washington ajoute ce qui suit à l'analyse que nous en avons donnée il y a deux jours :

Le Président pense qu'il est nécessaire d'envoyer sur les côtes des provinces anglaises de l'Amérique du Nord une escadre destinée à protéger les pêcheurs américains. Il parle ensuite de nouvelles difficultés qui auraient surgi entre les Etats-Unis et les Etats-Unis au sujet des affaires de l'Amérique Centrale. Quant aux réclamations que font mutuellement valoir les gouvernements anglais et américain, on sait qu'une commission mixte siégeant à Londres en charge de les régler.

M. Pierce annonce que M. Soulé, le nouveau ministre des Etats-Unis à Madrid, a reçu l'ordre de demander au gouvernement espagnol réparation pour les tortures les citoyens américains ont éprouvées à Cuba.—M. Gadsden, de son côté, a plein pouvoir de régler les différends existant entre le Mexique et les Etats-Unis.

Des traités ont été conclus avec le Paraguay et la confédération Argentine.

La situation intérieure des Etats-Unis est très satisfaisante. Le Président condamne sévèrement les moyens que mettent en œuvre certains agitateurs pour troubler la bonne harmonie qui doit régner toujours entre le Nord et le Sud.

☞ On trouvera dans une dépêche télégraphique publiée plus loin une analyse du message de M. Pierce. Cette analyse est le plus complète et évidemment la plus exacte de toutes celles qui ont été jusqu'à ce moment publiées.

Arrivée de l'El Dorado.

Nouvelles de Californie de même jours plus récentes.

Le steamer El Dorado, capitaine Gray, ayant à bord 250 passagers, est arrivé hier soir dans notre port. Il a quitté Aspinwall le 1er de ce mois.

Le steamer John L. Stephens a fait le trajet de San Francisco à Panama en onze jours. Le Golden Gate est arrivé San Francisco le 16 novembre au moment où le Stephens quittait son mouillage. L'Uncle Sam et la Sierra Madre n'avaient pas encore fait leur apparition.

Le steamer George Law a quitté Aspinwall pour New-York le même jour que l'El Dorado avec 500 passagers et un million et demi de piastres en espèces.

L'état sanitaire de l'Isthme est des plus satisfaisants.

Les trains de chemin de fer de l'Isthme traversent maintenant le pont construit sur la rivière Chagres à Barbacoas.

L'El Dorado nous a apporté des journaux de San Francisco jusqu'au 15 novembre.

Rien de nouveau en politique. Les feuilles de l'intérieur se demandent s'il conviendrait d'élire cet ex-membre du Congrès des Etats-Unis, qui se trouve en ce moment pour le renvoi de l'élection.

Le lieutenant Beale a désigné le district de l'Est pour la résidence des indiens de l'Ouest.

Il est question d'établir un service de steamers entre San Francisco et Geoyma.

Il y a eu le théâtre d'un nouvel incendie le 4 novembre : la perte s'est élevée à $30,000.

Dans un engagement qui a eu lieu au commencement de novembre sur les bords de Deer Creek, près de Rogue River, entre des dragons et une troupe d'un certain nombre d'indiens, ces derniers ont eu dix morts et les Américains deux. Il y a eu un autre, de part et d'autre, plus sérieux blessés.

On chronique de fer a été découvert près de Nevada.

Le nouveau dock de Benicia est terminé.

Une secousse de tremblement de terre a été ressentie le 25 octobre à Humboldt Bay.

Des commissaires ont hier été choisis à Mission San Luis Rey comme partie de la concession de terre faite par le Congrès à la Californie pour que cet Etat fonde un Université.

Le relevé officiel des terres est fort avancé dans le sud de la Californie. Un district de 90 milles de long sur 20 de large, dans les comtés de San Diego et de San Bernardino, a été divisé en township.

On a découvert dans une caverne du monté de la Caverne des crânes et d'autres ossements humains revêtus d'une couche épaisse de sel. Il est à croire que ce sont les restes d'un massacre de 1852 une découverte plus intéressante encore a été faite par des Français qui travaillaient aux mines du Stanislas. En traversant un forêt ils ont aperçu des tombeaux qui étaient entourés d'un solide pavage et couverts de bois. Chaque tombeau était formé d'un tronc recouvert de charbon de bois et dont les côtés étaient invariablement dirigés vers l'ouest. A côté de chaque corps se trouvait une espèce de cuillère taillée dans le granit et si habilement travaillée que les ouvriers avaient dû évidemment se servir pour les fouiller d'outils en acier.

Les Indiens de la Californie publient comme de coutume une longue liste de duels et de meurtres.

Les nouvelles des mines sont invariablement satisfaisantes. Quelques chercheurs d'or font fortune, d'autres se ruinent. En général les travaux se poursuivent par les moyens ordinaires.

Les conditions des fibustiers sont à l'ordre du jour à San Francisco. On assure que des mines sont secrètement enrôlées pour marcher contre Sonora et qu'un autre corps de volontaires doit partir pour l'Amazone.

Le steamer du port de 300 tonneaux a été lancé dernièrement. C'est le plus petit navire de genre qui ait encore été construit en Californie.

Il est arrivé à San Francisco un premier chargement de charbon de ville de Vancouver.

Le steamer Peytona, qui doit faire en service régulier entre la Californie et les Iles Sandwich, est arrivé le 3 novembre à San Francisco.

Le général Suarez Navarro, ancien ministre de la guerre au Mexique, est arrivé à San Francisco le 31 octobre et est parti le 16 pour Panama d'où il doit se rendre à New York. On assure que le général Navarro a été banni par Santa Anna.

Oregon.

Les dernières dates de l'Oregon sont du 26 octobre.

A cette date le nombre des émigrants arrivés dans ce territoire était de 6,469.

Le Dr Evans, faisant partie de l'expédition chargée d'explorer le pays pour établir un chemin de fer entre les sources du Missisipi et Puget's Sound, est arrivé le 20 octobre à Portland.

Un nouveau fort a été construit près de Table Rock. La garnison se compose de trois compagnies d'infanterie et d'une compagnie de cavalerie.

ILES SANDWICH.

Nous avons de Honolulu sont du 29 octobre. A cette date il y avait un mouillage de l'île 65 navires baleiniers et 35 à Lahaina. Les baleines qui sont alors dans l'Arctique ont fait une mauvaise pêche, ceux qui ont pénétré dans la mer d'Okhotsk ont eu plus heureux.

Les Hawaïens sont tous heureux de la création d'un service de steamers entre l'archipel et la Californie. La perte n'est pas encore officiellement déplorée des îles ; dans celle d'Oahou, sur 5,767 cas et 2,170 décès. Le nombre des indigènes va vacillant dans le courant du mois d'octobre a été de 1,007.

Il règne aux îles Sandwich une grande activité commerciale. L'attention des planteurs s'est dirigée vers la culture de l'indigo. Le recensement de l'archipel aura lieu à la fin de décembre.

Amérique du Sud.

Le steamer anglais a apporté à Panama des avis du Chili, de Pérou et de la Bolivie. Ceux du Pérou vont jusqu'au 12 novembre. Le général Rosa a envahi le Pérou à la tête de 2,000 hommes et s'est emparé des villages de Desaguadero, de Zepita, de Poruata et de Yale.

La tranquillité règne à Lima.

Panama.

Nous journaux de Panama vont jusqu'au 28 novembre. On pense que dans six mois tout le chemin de fer de l'isthme, moins trois milles, sera terminé et livré à la circulation.

Amérique Centrale.

L'*Star de Panama* publie des avis de Guatemala, de San Salvador, de Nicaragua, de Honduras et de Costa Rica. On écrit de province les Etats que le général Carrera se dispose à s'embarquer pour porter la guerre sur les côtes de Honduras.

Arrivée du *Daniel Webster*.

Le steamer *Daniel Webster*, capitaine Wyman, a été arrivé ainsi notre port hier, à 4 heures de après-midi, venant de San Juan del Norte qu'il a quitté le 1er courant.

Le steamer *Star of the West* est parti de San Juan pour New-York en même temps que le *Daniel Webster*, avec 400 passagers et $ 1,400,000 en espèces.

La rivière de San Juan était assez élevée pour rendre la navigation facile. Les voyageurs traversent l'isthme en moins de quarante heures.

New-York.—Les principaux armateurs de New-York viennent de télégraphier à leurs agents de Liverpool l'ordre de ne pas prendre d'émigrants à bord de leurs grands navires, tant que le choléra continuera à sévir en Angleterre. C'est la sauvegarde d'humanité qui les honore. Tous les bâtiments qui arrivent d'Europe avec des émigrants apportent en moyenne depuis quelque temps le choléra à leurs passagers.

BANQUE DU SUD.—On verra par un avis inséré plus loin que les jours réguliers d'escompte à la Banque du Sud seront, jusqu'à nouvel ordre, les mercredis et samedis. Les billets devront être présentés la veille.

THÉATRE D'ORLEANS.—La popularité des nouveaux artistes de notre scène lyrique s'accroît chaque jour. Dans *Robert le Diable* ils obtiennent un magnifique succès. Ce chef-d'œuvre sera représenté ce soir. Mlle Vallée remplira le rôle d'Héléna.

HIPPODROME DE WELCH.—L'ouverture de magnifique hippodrome de Welch a lieu ce soir. L'amphithéâtre est situé près de cercle Tivoli ; les représentations y débutent un très vif intérêt. On parle de tournois, de courses en chariot, de jeux grecs et romains, reproduits dans leurs moindres détails avec une scrupuleuse fidélité. Ce spectacle sera fort goûté du public, car jusqu'ici nous n'avons eu que des cirques ordinaires.

LOUISIANA.—Tel est le titre d'une charmante polka, pour le piano, composée dernièrement par M. ERNEST RADOU, jeune Louisianais habitant en ce moment à la France. Cette petite bluette, bien que l'œuvre d'un compositeur sans fait, mérite à tous égards les encouragements des amateurs de musique légère. Le motif est de *Louisiana*, original gracieux, facile et entraînant, qualités qui assureront sans doute au vogue cet hiver.—Avis aux amateurs.—Une centaine de copies seulement ont été reçues et sont déposées au magasin de musique de M. BEPOIT, rue Chartres, 60.

NOUVELLES MARITIMES.—Le 26 septembre dernier, la corvette américaine *Saratoga* était mouillée à Shangai, et le steamer de guerre *Pochatan* se trouvait à Hong Kong le 25 août. Au 1er septembre la frégate à vapeur *Mississippi* était à Macao, et deux autres navires de l'escadre prêts de Canton. Le 15 novembre la frégate *St. Lawrence* était à l'ancre dans le port de Panama. Aux dernières dates le *Portsmouth* se trouvait au mouillage des îles Sandwich.

MOBILE.—Les élections municipales ont eu lieu à Mobile lundi dernier. MM. Tarver, Lewis, Cleveland, Murphy, Lawry et Cleveland ont été élus sénateurs.

ALEXANDRE DUMAS EN AMÉRIQUE.—Le *Héraldo* publie la lettre suivante, adressée, dit-il, par Alexandre Dumas à un certain M. Delaas destiné à devenir son agent à New-York :

Mon cher ami,—Vous prenons une résolution importante. Vous allez traverser l'Atlantique. Mon compagnon. Le sol de l'Amérique est la véritable terre promise, car c'est le seul foyer de la liberté.

«Vous vous laisse dans une entreprise qui a toutes mon sympathies : vous allez publier exclusivement mes œuvres dans la patrie de Washington, de Cooper et d'Irving, avant mêmes qu'elles n'aient paru en France. *Madrid* *Journal*.

«Je vous ai confié tout ce que j'ai en ce moment de prêt à être publié. Ajoutez à ce catalogue que vous trouverez dans l'embarras—Adieu, mon cher ami. Trouvez-moi sur les bords de Saint-Laurent, de l'Hudson, de la Delaware ou de l'Ohio, ou cela, où ensuite de mes meilleures amis, je puisse passer le reste de ma vie et mourir tranquillement sous le soleil de la liberté.

ALEXANDRE DUMAS.

Le *Herald* ajoute, avec sa prolixité ordinaire de détails apocryphes, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que déjà l'agent du célèbre romancier a conféré avec quelques-uns des libraires de New-York pour ses manuscrits, etc. Il commence le tout, en annonçant qu'avant peu nous verrons Alexandre Dumas passer le mer pour venir se faire éditer à New York. C'est le cas de répondre au *Herald* : «Les *canards* l'ont bien passé !»

LES POLONAIS AUX ETATS-UNIS.

Les démocrates de toutes les nationalités réunis dans à New-York se sont réunis le 29 du mois dernier au n° 237, Broome street, pour célébrer le vingt-troisième anniversaire de la révolution polonaise. La salle était ornée avec goût, et au-dessus de l'entrée destinée aux orateurs les drapeaux américain et polonais marchaient triomphalement leurs plis. Au centre du drapeau polonais on lisait : *Pologne n'est pas morte.* —*Dans le Pologne n'est pas mort aux yeux.*

Le meeting a été présidé par le président du meeting, a prononcé en anglais quelques paroles que le *Représentant* du New-York a traduites de la manière suivante :

«Je suis profondément sensible à l'honneur que vous avez fait en me nommant votre président. J'admire la délicatesse de sentiment qui vous a fait choisir pour vous présider un citoyen du pays où vous avez trouvé asile. Je ne prétends pas, messieurs, le ne pouvais guère, lorsque je lisais ecouter, indigné, l'histoire des grèves de la Pologne, que je remplirais un jour la fonction dont ce soir vous m'avez honoré. Je sens certain d'être l'organe des sentiments de tout vrai Américain quand j'exprime de la sympathie pour la Pologne. Nous tenons tous du vrai fondateur, tous nous partageons encore votre joie. Vos patriotes qui ont vécu en Amérique et tout savent mieux que moi ce que nous pouvons faire pour les chaînes de vos frères. Vous pouvez être un point nombre parmi nous, mais, entre part, vos aspirations sont partagées par le Democrat et, au dans de Kossuth et des martyrs trépassés et avec nous, soufflant sur notre feu qui nous rendra vigoureux pour les tyrans. Quand leur fois tombera, ce vaisseau polonais chargé de fers, ce vaisseau de la mort, chargeant de leur faite, portant l'espérance dans l'esprit des rois !»

Cette courte et chaleureuse allocution a soulevé dans l'assistance les plus vifs applaudissements. M. Foresti s'est ensuite levé et a prononcé le discours suivant :

Frères Démocrates,

Car nous sommes réellement frères, puisque nous divisons tous à faire que nous ne avons tous le même cœur, capable de sentiment envers les autres, et, par dessus tout, nous nous aimerons mutuellement pour les tyrans qui foulent aux pieds les libertés de l'homme !

Mais nous, Piémont, Italiens, tous nommés ici, nous avons le cœur notre parente s'est trouvée sous l'infortune et dans l'asti. Les gémissements de la Pologne ont été entendus par les Italiens et les soupirs de l'Italie ont eu pour la Pologne. Vous nous avez donné des preuves Ancune bataille n'a été livrée en Italie sans que notre sol sacré n'ait été arrosé du généreux sang polonais. Quand la Pologne a envoyé un grand nombre de ses enfants combattre dans les rangs de la révolution polonaise.

Mais passons sur les tristes événemens qui affligèrent la révolution en Pologne, et examinons la position actuelle.

Les hommes qui ont action ont à penser sur ce qu'ils doivent faire. Une tempête est maintenant suspendue sur la tête des monarques européens. Les Hongrois, les Polonais, les Italiens se rapprochent tous dans la brillante bannière de la démocratie pour marcher contre les hordes mercenaires des despotes.

Les démocrates qui donneront le signal en frappant le premier coup seront suivis par des millions d'autres. L'union nous donnera la force. Les anciens Romains décoraient une couronne de laurier à ceux qui se dévouaient pour du salut de leur pays dans les temps d'oppression; et vous aussi, jeune aîné, vous en donnerez plus de brillans avoir réservé à votre pays.

Je sens le cœur de voir ici ce soir une aussi grande réunion de Polonais appartenant à ce parti qui, sous les plis de l'étendard consacrés qui au drapeau de la démocratie universelle, brisera le joug de fer des odieux oppresseurs de l'Europe. La Pologne a été entraînée par les progrès de l'humanité et longtemps stationnaire sous le régime fractionné établi et conservé par les rois. (Applaudissemens)

Après M. Foresti, MM. J. Wiesnowski, Kornath, Campdoras, Henri B. Morange, Wilamowski et Rzaewski ont successivement harangué l'assemblée. Nous reproduisons le discours de ce dernier tel que nous le trouvons dans les colonnes du *République* :

Citoyens,

Je monte à cette tribune pour saluer le 29 novembre 1830, jour à jamais mémorable où nos jongnée de Polonais, secouant le joug qui pesait sur eux depuis quinze ans, osât trembler le ciel jusque sur son trône de fer. Nous avons cessé au moins, par cette glorieuse journée, qu'au peuple jadis grand et libre ne saurait accepter sans lère jour longtemps. Nous avons battu les Russes et tous les peuples pendant une même entière, malgré leurs forces quatre fois plus considérables. Après tant de beaux faits d'armes et de succès avec nombre nous avons succombé par la trahison (non par la force), et la Pologne fut précipitée de nouveau dans la tombe, sur les ponceaux furent fondés de chrétiens au lieu de la sous-nature, rien, par pleurer ou moins en liberté sur la perte de leur patrie !

C'est aujourd'hui le vingt-troisième anniversaire de cette glorieuse révolution, mais sapérance qu'il sera le dernier. En 1830, nous avons servi de rempart à la France, au moment où le cœur, croyant la Pologne bien morte, ne prétendait qu'à briser le trône de Juillet et à donner le sceptre de la liberté qui brillait à l'orient de l'Europe.

Nous lûmes sacrifiés ! Mais cette noble Pologne, arrosée de tant de sang, demanda vengeance, et en 1846 et 1848, nous recommençâmes cette lutte. Mais, hélas ! elle fut insulée et le vainqueur et le pendectéme n'ont pas dérouté le courage des Polonais, qui sont toujours prêts à verser leur sang pour la sainte cause de la liberté. Mais, cette fois, espérons de notre recueillir les fruits de tant de sacrifices. Nous vengerons les victimes de tant de batailles ! Il faut vaincre l'humanité entière !

Oui ! la Pologne n'est pas morte ! L'heure de la résurrection va bientôt sonner, et ce drapeau de nos pères, qui déjà tant de fois nous accompagna au champ de l'honneur et de la gloire, cette fois encore nous conduira pour détruire la tyrannie et faire triompher la liberté universelle.

Deux l'autre de la Russe d'obscurcir, le ciel devient sour, et le cœur a peur sur son trône même par la démocratie. Qui de nous pourrait en douter ? Jetons un regard vers l'orient de l'Europe.

L'autocrate de Russie qui, poursuivant la politique de Pierre-le-Grand, convoite la Turquie, n'est aujourd'hui l'attaquer, et, forcé à accepter la bataille, il a partout le dessous. Croyez-vous que ce soit le sultan qui paralyse ses forces ? Non, citoyens, c'est la crainte des événemens qui se préparent en Europe !

Le bouleversement de la démocratie jettera une grande dans la balance de la guerre ; alors les peuples reconquéraient leurs droits spoliés, leurs libertés bâillonnées, leurs souverainetés légitimes, et les rois, les tyrans, opprobre de l'humanité, recevront leur châtiment, comme jadis Louis XVI.

Ayons donc espoir en l'avenir, mes Frères, et agissons pour le tout évènement, car le moment n'est pas éloigné où la démocratie, le flambeau de la liberté en main, donnera le signal de la lutte suprême des peuples contre leurs oppresseurs.

Cette fois, la solidarité des nations sera un fait grand de la réunite. Déjà la France, l'Italie, la Hongrie, la Pologne ont compris qu'il fallait n'aux pour combattre l'ennemi commun.

L'Amérique républicaine, cette patrie du grand Washington, après un repos nécessaire à sa sécurité personnelle, sympathisant avec les nations voulant devenir libres, nous tendra une main fraternelle, et nous pourrons, dès à présent, compter sur son appui moral. Ne doutons pas, citoyens, que la prédiction de Napoléon le Grand qui est se réalise enfin. L'Europe deviendra libre, et nous savons resserrer les liens de fraternité entre toutes les nations.

Vive la Pologne !

Vive la démocratie universelle !

Ce discours a été interrompu à plusieurs reprises par les applaudissemens du Parlement, puis le meeting s'est ajourné après avoir pousé en l'honneur de la Pologne trois formidables hourra.

FEUILLETON.

LE MERLE BLANC.

Il y a quelques années, un homme, jeune encore, ayant un fusil sous le bras, suivait, non loin de Cheverusse, un petit sentier qui serpentait le long de l'Yvette, à travers de fraîches oseraies et de vertes prairies. Sa désinvolte tenue, son regard hardi vers le terre, indiquaient le désappointement d'un chasseur peu favorisé par le sort, en peut-être le chagrin d'un amoureux qui n'a pas rencontré l'objet aimé, car la chasse n'est quelquefois que le prétexte de certaines excursions dont on veut encher le but réel. Quoi qu'il en fût, amoureux ou chasseur, notre jeune homme, qui se nommait Duverger, habitait Cheverusse depuis une huitaine de jours, et chaque jour il recommençait son excursion, sans s'éloigner d'un pas des limites qu'il s'était tracées.

Le huitième jour, comme il s'était assis, selon son habitude, parmi les fougères et les genêts de son poste d'observation, voisin de la lisière d'un petit bois, Duverger se redressa tout à coup et prononça du côté et d'entre son regard dans l'oseraie; mais sa physionomie, devenue un instant radieuse, ne tarda pas à se rembrunir. Cependant, après avoir étudié soigneusement la localité, il parut se rasséner, et dit, en se retournant du côté de Cheverusse :

—Je reviendrai demain.

A une centaine de pas environ de l'oseraie que venait de quitter Duverger, s'élevait, sur la pente d'un coteau, une petite maison de campagne divisée en deux systèmes dans l'un demeurait la propriétaire, une veuve sans enfans, avec son neveu ; l'autre était occupé par un vieux garçon et sa nièce. Mme Cordy Valcourt,—ainsi s'appelait la veuve,—était encore jeune toute ronde, n'ayant d'autre défaut que d'avoir été jolie et très coquette à dix-huit ans, et de gaîté, à quelques ans près, la réalisée de l'être encore. Son voisin, le vieux garçon, ayant nom Morin, se chargeait du reste de jouer une moitié de cette prédiction, grand et sec, personnel qu'il était un bel homme parfaitement conservé, il avait mis aux pieds de la veuve ses adorations et ses claquemens printemps, allégé quelque pas par l'idée de vivre en maître dans cette ravissante villa où il avait seulement qualité de locataire.

Quant aux deux jeunes gens, ils possédaient en réalité les avantages physiques qui n'étaient plus, chez leurs parens, qu'à l'état de chimères. Alfred avait vingt ans. Zoé n'en comptait encore que dix sept. Aspirant avocat, Alfred se posait en homme grave; ses paroles retentissaient « des accents de droit. Vive et rieuse, il n'était plaisant à faire, par ses espiègleries, le désespoir de son oncle et de Mme Valcourt, et surtout à désoncerter la gravité du jeune avocat.

Il était environ dix heures du matin ; Mme Valcourt était à sa fenêtre ; Zoé venait d'ouvrir la croisée, et comme les deux fenêtres, situées au même étage, n'étaient séparées que par une trop petite distance, la jeune fille et la veuve pouvaient aisément converser et se faire mutuellement part de leurs observations.

Après quelques mots de cet banalité qui forment d'ordinaire le début d'un entretien, Mme Valcourt, dont le regard était tourné vers l'oseraie, s'écria tout à coup :

—Voilà qui est singulier !

—Quoi donc ? demanda Zoé.

—Je le reconnais parfaitement : c'est le jeune homme d'hier.

—Quel jeune homme ?

—Regardez-la-bas, au milieu de ces osiers.

—Je l'aperçois. Eh bien ?.....

—Eh bien ! vous ne voyez pas comme il reste immobile, les yeux tournés du côté de notre côté ?

—C'est vrai.

—Figurez-vous, ma chère enfant, qu'il était, hier soir, à la même place et dans la même attitude.

—Ah ! cela est étrange, en effet !

—Ne dirait-on pas une statue ? Que pensez-vous de ce jeune homme ?

—Dame ! je pense qu'il a ses raisons pour agir ainsi, et que probablement il guette quelque chose.

—Ou quelque an.

Zoé, appelée par son aînée, se retira de la fenêtre. Madame Valcourt resta longtemps encore à la vitrine, cherchant à deviner dans quel but un être doué de raison pouvait endurer volontairement pendant deux heures de suite le supplice d'une posture si monotone.

Le lendemain, Mme Valcourt et Zoé se retrouvèrent à la même heure à leur fenêtre : Duverger était à son poste.

—Mais, s'écria Zoé, il a pris le même habit, le même chapeau, le même air.

—Il est, en effet, assez curieux, dit Mme Valcourt, qu'il ait choisi pour venir prendre un bain de soleil, un costume si sombre.

—Il a dû, sans doute, se rendre à la cérémonie funèbre de quelque personnage.

—Mais, ma chère, il a dû, pour cela, se rendre à la ville, et il n'y a pas de ville dans le voisinage.

—Il a pu venir en voiture.

—Il est impossible de voir plus de gravité dans un visage de vingt ans.

—Il a pu, en passant, apprendre quelque nouvelle funèbre.

—Il a pu, en passant, apprendre quelque nouvelle funèbre.

—Il a pu, en passant, apprendre quelque nouvelle funèbre